

Format de citation

Andretta, Elisa: Rezension über: Ole Peter Grell / Andrew Cunningham / Jon Arrizabalaga (eds.), *Centres of medical excellence? Medical travel and education in Europe, 1500-1789*, Farnham: Ashgate, 2010, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2011, 2.1 - Mobilités, S. 543-546, DOI: 10.15463/rec.1189735893, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

accent mis sur la transmission des charges) – échappent à cet automatisme « anglo-saxon », pas toujours à l'établissement d'un lien sous-jacent entre mobilité et possibilisme.

Une partie des acteurs présentés dans le livre sont assez casaniers, trouvant, le cas échéant, l'éventail des options possibles dans la recherche d'une reproduction sociale à l'identique visant l'immobilité (Nicolas Lyon-Caen). Et l'analyse des parcours de marchands parisiens souligne que « la mobilité des individus n'est [...] rendue possible que par l'extraordinaire stabilité des structures sur lesquelles elle prend appui » (Mathieu Marraud, p. 137). Les études sur un sujet classique, la vénalité et transmission des charges, soulignent en revanche l'évolution du cadre juridique qui change le statut des charges dans le patrimoine familial et les conséquences contradictoires de leur déclaration comme « seul type de biens dont la propriété était interdite aux femmes » (Robert Descimon et Simone Geoffroy-Poisson, p. 233). D'autres études sont consacrées aux phénomènes migratoires classiques. La nécessité d'une structuration forte de la vie en mobilité qu'avait démontrée par exemple Laurence Fontaine est ici analysée pour les verriers italiens entre Altare et Nevers, Naples et Londres, intégrant parcours géographiques, intégration sociale et transmission de biens matériels et immatériels (Corine Maitte). Les migrants de ce type sont rares dans ce livre : les verriers italiens sont rejoints par des Genevois qui vont au XVII^e siècle à Lyon et s'y convertissent au catholicisme (Monica Martinat). L'horizon européen le plus large dans l'ouvrage est celui d'un Rousseau trans-fuge et relaps (Monique Cottret) dont le père, Isaac, avait passé six années à Constantinople.

Une perspective anthropologique et d'histoire du genre est ouverte par les études consacrées à la transmission des biens meubles entre Douai au XV^e et Rome au XVII^e siècle (Renata Ago), et la transmission et circulation des biens à Venise au XVI^e siècle (Anna Bellavitis). Après Martha Howell et Natalie Davis, elles montrent comment les legs testamentaires des femmes visent à renforcer un lien affectif, et interprètent, suivant l'anthropologue Annette Weiner, l'effort d'immobiliser des biens meubles, des objets, dans le patrimoine familial comme un moyen, par exemple en liant par un fidéicommiss tous les

objets de collection (p. 178), dans « un monde de transformation perpétuelle [...] de s'accrocher à quelque chose de durable » (p. 176).

Ce n'est qu'une des lectures possibles de ce riche ensemble d'études de cas pointues et précises. Les introductions essayent de tracer des cadres problématiques, discutant des perspectives anthropologiques et du genre sur les formes de transmission des biens (A. Bellavitis), rouvrant le dossier des groupes sociaux et de la mobilité sociale dans la France moderne (Laurence Croq), et présentant le « couple problématique » individu et société (M. Martinat) qui avait donné lieu, à la fin des colloques, à une discussion « vive et, en partie, polémique » (p. 49). On aurait bien voulu en savoir un peu plus sur ces débats polémiques qui n'apparaissent souvent qu'en filigrane dans les études de cas. Mais se limiter à son étude de cas est peut-être un bon moyen pour se calmer. Quelque peu désabusé, L. Allegra dit des nombreux récits micro-historiques : « En général, il ne s'agit pas de parcours de vie exceptionnels, mais d'histoires extrêmement ennuyeuses, que ce soit pour celui qui les reconstruit – c'est un travail très laborieux – comme pour celui qui les lit » (p. 64). C'est la subtilité des études réunies dans ce volume qui le contredit, au moins pour ce qui concerne le lecteur.

WOLFGANG KAISER

**Ole Peter Grell,
Andrew Cunningham
et Jon Arrizabalaga (éd.)**

*Centres of medical excellence? Medical travel
and education in Europe, 1500-1789*

Farnham, Ashgate, 2010, XIII-335 p.

Ce livre trouve ses origines dans le cadre d'une conférence qui a eu lieu à l'Institución Milà y Fontanals en septembre 2007, mais comme l'indiquent les éditeurs du livre, les discussions qui l'animèrent invitèrent à « ajouter un point d'interrogation au titre » original (p. vii). Cet ajout indique le premier souci du livre : définir ce qu'est un centre d'excellence dans l'Europe moderne à partir d'une historicisation du concept de qualité académique. Pour

répondre à cette question, les auteurs des treize articles essaient de reconstruire le point de vue des étudiants en retraçant leurs *peregrinationes* à travers l'espace européen, mais aussi la manière dont ils habitaient, percevaient, jugeaient les institutions académiques qu'ils fréquentaient. L'approche comparée et l'approche croisée sont ainsi combinées, ce qui constitue l'un des aspects les plus intéressants du volume.

Cet ouvrage représente une contribution novatrice dans le domaine de l'histoire de l'université et de l'éducation médicale à l'âge moderne. Il s'insère dans le sillage de contributions qui ont beaucoup enrichi notre connaissance des institutions académiques européennes, à partir d'une approche croisée d'histoire sociale, politique et culturelle¹. Mais il présente au moins deux éléments d'originalité. En premier lieu, il se focalise plus précisément sur l'enseignement médical, en tenant compte de ses spécificités dans les domaines institutionnel et épistémologique. Rappelons que s'il existe d'importantes études sur l'enseignement médical dans des réalités régionales précises², la question n'a jamais été traitée à l'échelle européenne. En outre, en mettant l'accent sur la mobilité des étudiants, il propose une géographie nouvelle de l'Europe savante et académique.

Les trois premiers articles plus généraux posent les cadres de l'analyse et les thèmes qui feront l'objet du reste de l'ouvrage. À partir d'une analyse des récits de *peregrinationes academicae* accomplies par les Danois Bartholin, les Suisses Platter et le médecin d'Ingolstadt Gryllus, Andrew Cunningham pose plusieurs questions cruciales : « Who went where? What they expecting? What did they find when they arrived? What did they take back with them from their studies? » (p. 5). Il s'interroge en outre sur les conditions matérielles des voyages, les modes de vie et de survie des étudiants dans les centres universitaires, mais aussi sur les raisons des références multiples aux pérégrinations dans l'œuvre des médecins qui avaient atteint une certaine réputation. L'article de Laurence Brockliss a un caractère fortement méthodologique : après avoir tracé rapidement l'organisation du système universitaire européen du XVIII^e siècle, il se demande quels

de l'époque et quelles étaient les caractéristiques qui permettaient de les considérer ainsi. Il soulève à ce propos la question cruciale des sources. Hilde de Ridder-Symoens examine le contexte institutionnel dans lequel s'inscrivent les itinéraires des aspirants médecins européens de la fin du Moyen Âge à l'époque moderne. À partir d'une analyse fondée sur les registres des immatriculations, des grades, des notes biographiques disponibles, elle montre les changements progressifs des dynamiques de mobilité. Elle relève que, dans la géographie des centres d'excellence, des transformations s'opèrent tout au long de la période déterminée, qui sont dues à des facteurs à la fois intellectuels, institutionnels et sociaux.

L'ensemble de ces thèmes sont repris dans les études de cas dont une première série explore les itinéraires de mobilité alors qu'une deuxième série s'intéresse aux mécanismes de fonctionnement de ce qu'à l'époque on appelait un centre d'excellence.

Jon Arrizabalaga, Mário Sérgio Farelo et Ole Peter Grell s'interrogent sur les dynamiques de mobilités des groupes d'étudiants qui, venus respectivement d'Espagne, du Portugal et du Danemark, se dirigèrent vers les universités italiennes, françaises, hollandaises et allemandes. Catrien Santing explore l'itinéraire d'une personnalité particulière : le célèbre médecin hollandais Pieter Van Foreest. Les différents articles retracent les trajectoires des étudiants et les raisons qui les portèrent à quitter leur lieu d'origine. Si, dans le cas des étudiants danois, la cause principale du départ est à trouver dans les limites d'une offre didactique des régions d'origine, ce sont les mesures restrictives en vigueur dans leur pays qui déterminent l'exode des jeunes *conversos* espagnols et portugais vers les universités d'Italie et des Pays-Bas. D'autres raisons peuvent inciter à la *peregrinatio*, par exemple le désir de rencontrer des professeurs célèbres, de se situer au cœur d'un débat scientifique et de tisser un réseau de contacts utiles lors du retour au pays natal. En outre, le voyage permettait d'accumuler des expériences cliniques, des livres et des *specimina* naturels. L'ensemble de ces articles fournit aussi des éclaircissements sur l'origine sociale des étudiants en déplacement et sur leurs moyens de subsistance pendant leurs

séjours à l'étranger. En raison du coût élevé d'un séjour d'études à l'étranger, il s'agit surtout de membres de la haute bourgeoisie, mais il existait également d'autres moyens de subventionner ces études : des bourses financées par la couronne de Danemark, le soutien accordé par des concitoyens bienfaiteurs, de petits emplois trouvés sur place, au sein de l'université ou dans les métiers du livre. Le dernier point concerne les effets des *peregrinationes* sur les carrières futures. Une fois accomplie leur formation, la plupart des médecins rentraient chez eux. L'obtention d'un diplôme dans une université étrangère de renom leur permettait d'obtenir des appointements de première importance (ceux d'une charge de médecin royal, de fonctionnaire dans les offices de santé ou de médecin de la ville, de professeur dans une université locale...). Les différents pays d'origine semblaient donc tirer profit de l'expérience de la *peregrinatio*. On assiste parfois à de véritables *translationes* de savoirs et de pratiques.

Le troisième noyau du livre porte sur les centres universitaires qui jouissaient d'une indiscutable réputation dans l'Europe moderne. Les universités d'ancienne tradition telles que Padoue (Cynthia Klestinec), Paris (Toby Gelfand) et Montpellier (Elizabeth Williams), voire Leyde (Rina Knoeff), mais aussi les universités plus récentes telles que Göttingen (Hubert Steinke) et Édimbourg (Helen Dingwall) constituent autant d'observatoires à partir desquels aborder la question de l'excellence d'une université à l'époque moderne. À partir des sources les plus variées (actes des *nationes* étrangères, registres et rôles universitaires, notes biographiques, correspondances et ouvrages imprimés des médecins), les auteurs essaient de retracer les avis des étudiants étrangers. L'excellence était déterminée par plusieurs facteurs intérieurs et extérieurs à l'institution universitaire. Parmi les premiers, il faut considérer la présence de professeurs célèbres, mais aussi de grands pédagogues – comme dans le cas d'Herman Boerhaave à Leyde ; l'existence d'infrastructures universitaires particulières (jardins des plantes, théâtres anatomiques, mais aussi bibliothèques de recherche comme à Göttingen) ; la place accordée dans les *curricula* à l'enseignement pratique (clinique, anatomie, *materia medica*). À Padoue, les étudiants font de tout pour obtenir un enseignement de

plus en plus pratique. À Montpellier, l'un des pôles d'attraction est le rapport étroit qui s'établit entre université et hôpitaux de la ville. C'est aussi sur le nombre élevé d'enseignements pratiques que se fonde la réputation de la *medical school* d'Édimbourg au XVIII^e siècle. Autre facteur important : le contexte urbain dans lequel est inscrite l'université. Le cas de Paris, étudié par T. Gelfand, est significatif. La réputation de la ville comme centre d'excellence dans l'étude de la médecine et de la chirurgie au XVIII^e siècle se fonde non seulement sur la qualité de la faculté de médecine, mais surtout sur la concentration d'hôpitaux dans la ville, le nombre élevé de cours publiques tenus dans le Jardin du Roi mais aussi dans d'autres écoles de médecine et de chirurgie. Enfin, ce qui attirait les étudiants de l'Europe moderne dans un centre particulier était les conditions de vie dans la ville, le coût de l'université et de la vie, le degré de liberté religieuse et de pensée, ou la capacité de l'université à établir sa propre réputation. C'est ainsi grâce à leur activité intense d'auto-promotion (par le biais des publications, des journaux et de ses relations avec le pouvoir) que Göttingen et Édimbourg assoient leur réputation dans le panorama de l'éducation médicale de l'Europe du XVIII^e siècle. L'ensemble de ces réflexions montrent aussi le rôle des étudiants dans la construction de l'excellence. Y est révélé un rapport dialectique complexe. S'il est attesté qu'un centre réputé attire les étudiants, il n'en est pas moins vrai que, par leurs requêtes et leurs revendications, ils contribuent aussi à maintenir l'excellence.

À travers l'étude des dynamiques qui réglaient la *peregrinatio academica* et à partir de ses principaux acteurs – les étudiants –, ce livre fournit une nouvelle perspective d'analyse du concept de « qualité » adopté dans l'éducation médicale de l'Europe moderne. Mais il constitue également une importante contribution à l'analyse d'un domaine placé aujourd'hui au cœur du débat historiographique : celui de la circulation des savoirs et des pratiques scientifiques.

ELISA ANDRETTA

1 - Voir notamment Dominique JULIA, Jacques REVEL et Roger CHARTIER (éd.), *Les Universités européennes du XI^e au XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, Éd.

de l'EHESS, 1986 et 1989 et Hilde de RIDDER-SYMOENS (éd.), *A history of the university in Europe. 2, Universities in Early Modern Europe (1500-1800)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

2 - Nancy G. SIRAISI, *Medicine and the Italian universities, 1250-1600*, Leyde, Brill, 2001.

**Robert Descimon
et José Javier Ruiz Ibañez**

Les ligueurs de l'exil. Le refuge catholique français après 1594

Seyssel, Champ Vallon, 2005, 317 p.

Aussi bien dans la mémoire que dans l'historiographie nationale, la Ligue n'est pas en odeur de sainteté. Que dire alors de ces ligueurs parmi les ligueurs qui, *nolens volens*, « choisirent » l'exil vers les terres du roi d'Espagne plutôt que la France d'Henri IV ? Si ce dernier, pour conserver son royaume, dut changer de religion, les premiers, pour garder leur religion, durent changer de royaume. Parce que ces « ligueurs de l'exil » sont deux fois tombés, sous l'accusation de traîtres à la nation et d'extrémistes religieux, les auteurs, l'un Français l'autre Espagnol, se demandent si l'instruction a été « menée selon les règles du métier d'historien » et affichent à raison une « indifférence méthodologique à l'égard des enjeux et des conflits qui soulevaient les énergies des hommes des XVI^e et XVII^e siècles » (p. 7). Certes, comme ils le rappellent, l'inégal traitement mémoriel du Refuge huguenot et de l'exil ligueur, l'un glorifié, l'autre éclipsé, ne tient pas seulement à des enjeux politiques : la poignée de catholiques émigrés aux Pays-Bas fait pâle figure au regard des quelque 200 000 huguenots bannis.

Pourtant, les raisons de cette occultation sont à chercher ailleurs et se révèlent riches d'enseignements non seulement sur l'historiographie (passée du nationalisme à l'œcuménisme), mais aussi sur l'histoire politique et surtout religieuse du premier XVII^e siècle : à cet égard, la suggestive introduction propose de lire la Ligue comme un « observatoire des mutations religieuses du XVII^e siècle » (p. 7-49). L'« oubliance » est d'emblée politiquement nécessaire à Henri IV s'il veut réintégrer ses adversaires d'hier : une France réunifiée autour de son roi a besoin d'occulter les forces centrifuges de naguère. Plus profondément, cet oubli se rattache à l'« ontologie » politico-

religieuse des ligueurs, radicalement différente de celle qui finit par triompher au XVII^e siècle, proposée conjointement par l'absolutisme henricien et le catholicisme tridentin. Meilleurs représentants de cette ontologie ligueuse, les exilés ont refusé la solution de façade imposée par le Béarnais avec l'aval de Rome, « un simple reflet des formes du culte » qui faisait silence sur les querelles théologiques, une prédominance du faire sur le croire (p. 17). Ils sont partis comme d'autres ont choisi l'exil intérieur centré sur les croyances et les mouvements de l'âme. Les ligueurs de l'exil repoussent la nouvelle « ontologie de la Transcendance » qu'on leur propose : non seulement Rome leur refuse des « saints ligueurs », les prive de martyrs mais encore leur faut-il désormais appeler « ceux de la nouvelle religion » les hérétiques d'hier. Tandis que le dispositif sotériologique qu'ils approuvent se caractérise par l'immanence du divin, la prolifération du sacré dans le monde (présence du Christ dans l'hostie, du saint dans ses reliques), le nouveau catholicisme repose sur une séparation du religieux et du politique, sur un Dieu transcendant « fondamentalement inconnaissable et pratiquement aux abonnés absents » (p. 28). Partant, c'est bien le processus de « confessionnalisation » qu'ils rejettent en fuyant, tant il emporte nécessairement l'asservissement de l'Église à l'État. « Les ligueurs étaient bien des anciens chrétiens » (p. 38). Moins des « traîtres pro-espagnols » donc que des chrétiens d'un autre âge, moins des réfugiés politiques que des exilés religieux, ce que confirme un raisonnement contre-factuel décisif : « si la Ligue avait été un si grand mouvement d'identification à la cause espagnole, le nombre de ligueurs qui ont fini par partir [...] n'aurait pas été si réduit » (p. 35).

Les auteurs comptabilisent, au gré d'une impressionnante recherche dans les archives, moins d'un millier de réfugiés aux Pays-Bas : 200 à 250 membres de maisons nobiliaires, autant de « combattants », 200 réfugiés des villes et 70 marins. D'abord, les « résidus de la ligue nobiliaire » : quelques grands seigneurs flanqués de leur clientèle, dont le plus puissant est le duc d'Aumale, bien que peu crédible aussi bien politiquement que militairement. À Bruxelles, le duc entraîne avec lui sa clientèle, quelque 80 personnes, « l'ombre » de ce qu'elle avait été en France. Parmi les combattants, les